



Une pièce en huit-clos, dégagant une puissante impression d'intrigue qui, d'emblée, plonge le spectateur dans une atmosphère empreinte de sordidité, accentuée par les traits caricaturaux des villageois. Cette histoire fictive qui se déroule dans un Pub de la vie rurale irlandaise, située en 1907, relate ce qui devient aujourd'hui dans les annales de l'actualité un fait divers banal ! C'est la sensation qui se dégage au fur et à mesure que l'histoire progresse dans une intrigue au dénouement imprévisible. Ce point fort confère aux acteurs la réussite incontestée d'une mise en scène (Patrick Alluin) adaptant les écrits de John Millington Synge (1871-1909), dont la position contemporaine apparaît évidente, avec une actualité qui est ponctuée de faits similaires, défrayant les chroniques judiciaires.

Le succès avait donc pris rendez-vous avec le Mireno théâtre qui avait fidélisé son éthique intrinsèquement fondée sur le répertoire d'auteurs. Huit acteurs se succèdent dans cette ambiance populaire, confinés dans un village cultivant les traditions séculaires, dans un esprit religieux ponctuant tous les actes de la vie quotidienne, sous les auspices des paroles saintes :

« *Dieu vous garde en paix* », psalmodient textuellement les habitants de ce village.

Le théâtre doit (devrait), effectivement, pouvoir reproduire dans sa spécificité scénique une sensation imaginative fructueuse qui soit capable de restituer intégralement des événements intacts, se déroulant sur la scène, et cela afin que l'esprit du spectateur puisse appréhender cette part manquante à toute pièce digne de figurer sur les planches ; parachevant ainsi la part de réalité qui vient inéluctablement se greffer à la fiction. S'ajoute à cette parodie humaine un constat étonnant : celui d'une reconnaissance héroïque pour le crime quand celui-ci est perpétré dans une action légitime au regard d'une population contrainte à la vie en ce huit-clos obsessionnel où se cultive la pérennité des idées laissées en héritage ! Un crime sans châtiment revêt-il une quelconque valeur chez celui qui le commet ? La conscience en retire-t-elle une reconnaissance qui l'autorise à en reconnaître la paternité ? De surcroît lorsqu'il s'agit de parricide !

« *J'ai tué mon pauvre père.* » confesse le fils !

Imaginez qu'un assassin arrive dans votre village et vous avoue son crime ! Vous l'accueilleriez avec

enthousiasme, bienveillance ? Ou bien le dénonceriez-vous immédiatement à la police..? Relativement au contexte actuel, deux réponses sont envisageables, dans la mesure où l'important serait de connaître l'identité de l'assassin d'abord et qui il a tué ensuite !!! Sordide, n'est-ce pas ? C'est pourtant la réalité factuelle de notre actualité qui fabrique également des criminels aux identités nouvelles, construites à partir de schèmes sociétaux, répondant à une psychose généralisée par l'absurde que nous entretenons.

Dans un tableau représentatif d'un village de l'Irlande catholique, les huit personnages de cette intrigue populaire sont confrontés à l'irréalité événementielle d'un fait condamnable par la morale catholique, en ce sens où la confusion des genres révèle l'identité de chacun confronté à l'impondérable ; et cela dans une atmosphère kafkaïenne d'un Pub, où l'alcool qui excite les tensions, sert de sérum de vérité cruelle.

Jamais, au milieu de l'hécatombe familière des faits divers consignés dans le registre criminel que l'actualité diffuse allègrement avec appétence, en exploitant les tréfonds du sordide contemporain, vous ne serez confrontés à ce genre de « spectacle », si ce n'est, ici, au théâtre. C'est ce qui fait toute la magie de la pièce qui en un acte, scindé cependant en deux parties, relate la vie et les mœurs de cette Irlande surannée.

Le crime de Christy, est un passage à l'acte attendu...qui découle de la pression psychologique que la subordination exulte de façon à se libérer du mal ! L'assassin présumé qui s'annonce comme celui qui a commis le parricide es en souffrance par manque de reconnaissance au sein de la communauté (exclu par sa condition). A partir de cet aveu, les habitants du village et plus particulièrement les habitantes, toutes jeunes et jolies à souhait, vont rivaliser sur ce jeune meurtrier, avec le jeu de la séduction reconnu aux femmes et la jalousie qui envenimera l'atmosphère générale, accentuant les hostilités. La réaction devant cette situation qui semble inextricable traduit un personnalisme relativement toujours intact dans notre société distante de cette écriture de cent dix ans ! C'est évident, l'évolution technologique des sociétés consuméristes n'a pu atténuer les crimes ! Elle les a favorisés par la virtualité des faits qu'elle reproduit : nous sommes en échec !

Nous sommes dans la pure représentation théâtrale, témoin d'une société rurale de l'Irlande conservatrice des valeurs traditionnelles, chrétiennes en l'occurrence. C'est ce fait divers qui va propulser chacun hors de ce formalisme quotidien, cultivé dans une éthique moraliste.

Apparaissent alors, les traits identitaires de chaque villageois qui réagit selon son mode de culture intrinsèque au terroir. L'intérêt individuel prend vite le pas sur la collectivité et notamment avec la position des femmes face à ce héros de circonstance ; l'opportunisme est saisi comme un espoir de renouveau : l'acte criminel s'étiole. On sent très bien que la volonté de l'auteur du texte, John Millington Synge est de dévoiler la mentalité rurale mis à nue, dans l'intention d'en démontrer les ambivalances qui régissent des codes identitaires proches des sociétés plus policées. Effectivement, James Joyce, avec son chef-d'oeuvre, Dubliners, avait dépeint une autre société plus feutrée qui dissimulait son identité dans le paraître de l'existentialisme ostentatoire de l'époque victorienne du XIX^e siècle.

Ici, la cruauté de l'action en traduit son personnalisme. En soulignant cette fois-ci les défauts de chacun, sous une ambiance cependant festive et goguenarde, la pièce est à la hauteur de son adaptation théâtrale, amplement réussie. Merci pour ce moment pendant lequel le spectateur se sent investi dans cette situation.

Jean Canal. 13/07/18

Avec : Jérémy Branger, Christy ; Antoine Candau, Shawn Keogh ; Laurent Czerniak, Michael James ; Marie-Anne Favreau, Pegeen ; Camille Moutawakil, Sara ; Pauline Paolini ou Cindy Rodrigues, la veuve ; Philippe Penguy, Jimmy ; Cyril Ripoli, le vieux Mahon.

